

Voyons maintenant les chiffres *au-dessous* de la moyenne : Individus à exercice musculaire et vie active : 89 décès par phthisie sur 1000.

Individus dont la profession réclame l'exercice de la voix : 75 sur 1000.

Individus à vie passée à l'air libre, 73 sur 1000 ; dont la profession les expose à des émanations animales, 60 pour 1000. Et enfin professions à vapeurs aqueuses, 53 sur 1000. Remarquez la disproportion énorme entre ce dernier chiffre et celui qui représente le nombre des phthisiques dans les professions à air sec et chaud. Je vous dirai d'ailleurs que les observations d'autres médecins ont démontré que la phthisie est presque inconnue dans les filatures dont l'air est humide, tandis qu'elle est au contraire très fréquente dans les filatures dont l'air est sec.

Maintenant voyons ce que nous avons actuellement dans nos salles ; le résultat des recherches du docteur Lombard s'en trouvera confirmé.

Au n° 1 est couché un phthisique, qui travaillait sur les ports, à l'air libre par conséquent, mais c'était un ivrogne de profession et il porte sur son nez l'étiquette de l'alcoolisme. Le n° 2 est identiquement dans le même cas.

Le phthisique du n° 7 était bijoutier (profession sédentaire), Parisien (une raison de plus pour être phthisique), et enfin il est né de parents phthisiques.

N° 14, tourneur en cuivre, mère morte phthisique.

N° 16 ; c'est celui auquel nous avons pratiqué une ponction pour une pleurésie qui mettait ses jours en péril. Il était ouvrier en parapluies ; sa profession, consistant à percer des baleines, ne réclamait, comme vous voyez, un grand exercice ni du corps ni de l'intelligence.

Le n° 26 était pâtissier ; le n° 29 charretier, mais Parisien. Nous avons naguère au n° 32 un élève en pharmacie (profession sédentaire, comme vous voyez).

Au n° 43 est ce malheureux qui va bientôt mourir, plus phthisique que tuberculeux ; il était employé aux écritures dans une maison de commerce.

Au n° 47 est un ferblantier, Parisien, dont la mère est morte

phthisique. Puis viennent : un couvreur (n° 50), Parisien, dont la mère est asthmatique, et un employé (n° 54), Parisien, dont les parents sont morts phthisiques.

En résumé, messieurs, vous voyez que, dans nos salles mêmes, nous trouvons la vérification de ce fait, que les professions sédentaires prédisposent à la phthisie, et en même temps la justification de l'hérédité.

Dans notre salle des femmes, nous trouvons 8 phthisiques, qui toutes viennent également confirmer l'influence de la vie sédentaire ; et cela se conçoit, puisque c'est là la vie habituelle des femmes à Paris.

Les bureaux — mais à un moindre degré que les casernes et les ateliers — sont encore une manufacture de tubercules. Je parle des bureaux où l'on travaille, de ceux des Postes, par exemple, où l'activité est si grande, des bureaux des administrations privées. Voici, à cet égard, un fait bien probant. Un jeune homme de la Roche-en-Brenil (encore de ce pays où, je le répète, la tuberculisation est inconnue), fils d'un vigoureux cultivateur — lequel est arrivé maintenant à l'âge de soixante-deux ans, n'ayant jamais eu de la scrofule que sa manifestation la plus légère, à savoir une blépharite chronique, qui a dépouillé ses paupières de leurs cils, mais possédant l'estomac et les poumons les mieux fonctionnants que je connaisse ; — ce jeune homme, dis-je, dont la mère est très nerveuse, mais, à cela près, bien portante, fait ses classes au collège de la ville voisine : première condition mauvaise pour un jeune campagnard ; ses études terminées, il vient à Paris ; un peu maigre, comme sa mère, mais robuste, très actif et plein de bon vouloir. Il entre dans les Postes, où il fait le service de nuit, lequel commence à deux heures du matin. Ce jeune homme, habitué à dormir son plein sommeil, accepte vaillamment cette infraction à ses habitudes. Il était très laborieux et voulait parvenir ; très parcimonieux, et se nourrissait assez mal.

Là, pendant plusieurs heures, dans des bureaux bien clos, en raison de la basse température extérieure, vivement éclairés par le gaz, qui consomme pour sa part une forte quantité de l'oxygène nécessaire aux employés, ceux-ci fonctionnent activement au milieu d'une atmosphère qui finit par être peu respirable. Vous

voyez d'ici les conditions : insuffisance de la réparation par l'air, insuffisance de la réparation par le sommeil, insuffisance de la réparation par la nourriture, les jeunes gens attachés à ce travail étant surnuméraires ou très peu payés. Ce jeune homme, que j'avais l'occasion de voir souvent, étant de sa famille, commença par pâlir ; puis il perdit ses forces, et se mit à tousser. J'abrège pour vous dire qu'un an plus tard il mourait au pays, de tuberculisation pulmonaire à marche fébrile continue. Il y a de cela dix ans : son père et sa mère sont pleins de santé, sa sœur est très bien portante et mère d'une vigoureuse petite fille, mais elle n'a jamais quitté son ciel natal. Son oncle paternel, le frère aîné de son père, a eu comme celui-ci, mais à un moindre degré, de la blépharite chronique et il présente cet embonpoint du lymphatisme, générateur de la scrofule, sans avoir jamais eu de celle-ci d'autre manifestation que la légère affection des paupières ; à soixante et dix ans qu'il a maintenant, c'est encore un type de vigueur campagnarde ; il a eu de sa femme, sœur aînée de la précédente, deux filles, toutes deux bien portantes, et mères, l'une d'un fils de vingt-deux ans, magnifique garçon qui étudie la médecine, et d'une belle fille de dix-neuf ans ; l'autre, de trois très beaux enfants. De sorte que, dans cette famille, où les géniteurs sont tellement semblables (les deux frères ayant épousé les deux sœurs), et dont les produits sont, par suite, si exactement comparables, on a, comme produits directs, quatre enfants, comme produits indirects, six petits-enfants — et le seul d'entre eux qui succombe, et succombe à la tuberculisation (maladie absolument étrangère à la famille, dont j'ai connu également tous les grands-parents), c'est celui qui a émigré, qui est venu à Paris, et qui y a vécu de la vie de bureau que je vous ai dite. Vit-on jamais tuberculisation plus manifestement acquise ? et acquise dans des conditions plus nettement déterminées ?

Vous remarquerez qu'ici la scrofule paternelle, si bénigne chez le père, ne s'exprimait chez le fils que par un certain degré de lymphatisme sans lésion matérielle ; mais que, la vie urbaine aidant, la disposition scrofulense en puissance a fait explosion sous la forme tuberculeuse. Il ne faudrait pas y voir une *transformation* d'un type morbide en un autre, de la scrofule en la tuber-

culisation ; mais ce qu'on doit comprendre, c'est que le scrofuleux se tuberculise plus facilement que tout autre, en raison de la prédominance de son système lymphatique ; et qu'il engendre des enfants qui, étant nés faibles, sont nés facilement *tuberculisables*, de sorte qu'étant réalisées les causes tuberculisantes, il se tuberculiserait. Ainsi peut-il en être de tous les enfants des diathésiques, comme nous le verrons bientôt. C'est la *prédisposition*.

Les faits nous montrent donc les fortes races campagnardes se tuberculisant dans les villes en raison de leurs besoins, et les faibles, de leur peu de résistance.

Mais il n'y a pas que les pauvres et les travailleurs qui se tuberculisent à la ville ; il en est souvent ainsi des riches et des oisifs, qui se placent volontairement dans les conditions où se fait le tubercule. Tels certains fils de famille, dont, l'hiver, la vie se passe dans les *cercles*, où ils mettent en commun leur paresse et leur ennui. Là, réunion de toutes les causes déprimantes : air confiné, soleil exclu, exercice nul, et par suite étiolement ; par surcroît, tabagisme, alcoolisme, jeu, et le reste ; aussi dépérissement progressif, tuberculisation terminale ; et l'on va finir tristement au Caire ou à Menton.

Je n'insiste pas, préférant vous citer encore quelques cas très probants de tuberculisation par la vie urbaine.

Voici, par exemple, un fait de tuberculisation manifestement acquise à la ville par une demoiselle de village qui n'y était guère prédestinée. Son père était un des hommes les plus vigoureux que j'ai jamais vus ; il est mort récemment, à soixante-dix-huit ans, d'accidents cérébraux, ayant toutes ses dents et tous ses cheveux, possédant même à cet âge avancé des facultés qui ne sont plus de cet âge. Eh bien, cet homme eut de sa femme, villageoise comme lui, et qui a quatre-vingts ans maintenant, deux enfants. L'un, le fils, robuste comme son père et nerveux comme sa mère, ayant actuellement la cinquantaine, est médecin d'une petite ville de Bourgogne d'où il rayonne continuellement dans la campagne ; il mène cette vie fatigante et tout extérieure que beaucoup d'entre vous mèneront sans doute — et je vous la souhaite — toujours par la ville ou toujours par les champs, sous le soleil ou sous la pluie, dans le temps calme ou la tempête,

mais réparant comme il dépense, largement ; mangeant solidement et respirant à pleine poitrine l'air délicieusement pur des vallons de la Côte-d'Or ; eh bien, à ce genre de vie, où toutes les facultés trouvent harmonieusement leur emploi, celles de l'intelligence comme celles de la matière, il doit d'avoir la santé la plus parfaite. Or savez-vous ce qu'est devenue sa sœur ? Elle est morte de phthisie fébrile continue ; et voici de quelle façon : ayant hérité de son père son tempérament sanguin comme aussi sa vigueur, elle la dépensait au village en activité matérielle ; demoiselle de campagne, elle ne dédaignait pas d'aller aux champs pendant la fenaison et la moisson, et, tout le long de l'année, cultivait de sa personne les fleurs de son jardin. Elle se maria, pleine de sève et de santé, quitta le village pour la ville (précisément celle où son frère est médecin), changea l'air vif et vivifiant des grands bois du Morvan pour l'air immobile et tiède d'une obscure arrière-boutique ; ambitieuse et fière, elle y eut toutes les douleurs de l'ambition déçue et de l'orgueil cruellement froissé.

Sous l'influence de ces modifications profondes de la vie physique et morale, elle commença par pâlir et perdre une partie de sa vigueur et de son embonpoint ; puis elle eut, par surcroît, des désordres digestifs assez considérables, provoqués par la présence d'un tœnia dont elle se débarrassa assez difficilement. Enfin, dans la onzième année de sa résidence à la ville, en 1858, elle toussa, pâlit et maigrit davantage ; la menstruation se déranger, et son frère constata avec stupeur les signes d'une tuberculisation commençante. On vint à Paris consulter : le diagnostic ne pouvait malheureusement qu'être confirmé ; la fièvre était continue, et en trois mois, malgré les soins les plus dévoués comme les plus sagaces, la pauvre jeune femme mourut. Elle avait trente-trois ans : cette même année, sa grand'mère maternelle mourut aussi, mais d'un accident de vieillesse, la gangrène sénile, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Ce cas semble fait à dessein pour démontrer comment on se tuberculise : absence de toute influence héréditaire — au contraire, origine exceptionnellement saine — transplantation de la campagne à la ville, claustration, étiolement, rumination de l'air, troubles digestifs, tuberculisation.

Et ce qui prouve bien que ce n'est pas l'air de la ville seulement qui a provoqué la tuberculisation chez cette vigoureuse jeune femme, mais l'air de la ville *confiné*, ruminé — associant sa néfaste influence à toutes les autres causes de dépression — c'est que le frère vit plein de santé dans cet air, mais au dehors, mais très activement, mais heureux de sa grande et légitime situation.

Je n'en ai pas fini, d'ailleurs, avec l'histoire de la tuberculisation urbaine chez les campagnards dépayés : la tante maternelle de cette jeune dame, la sœur de sa mère (laquelle, je vous l'ai dit, vit encore et a quatre-vingts ans aujourd'hui), s'est tuberculisée, elle, à Paris, et y est morte à l'âge de cinquante-huit ans, c'est-à-dire vingt-quatre ans plus tôt que sa mère (morte, nous venons de le voir, à quatre-vingt-huit ans) et dix-sept ans plus tôt que son père, mort, à soixante-quinze ans, d'accidents cérébraux, par athérome vasculaire.

Elle était venue à Paris à l'âge de vingt ans, s'y était mariée, y était devenue veuve avec deux enfants, avait lutté énergiquement contre l'infortune, s'était ruinée néanmoins, avait dû, à quarante-deux ans, changer complètement d'habitudes, de marchande très active était devenue ouvrière en bretelles, gagnant à ce travail sédentaire et sans relâche douze à quinze sous par jour, et vivant ainsi très mal de très peu.

Les fonctions digestives se troublèrent les premières : il y eut d'abord des maux d'estomac causés par la mauvaise alimentation ; puis une constipation rebelle, les garde-robes s'espaçant entre huit et quinze jours. Les fonctions nerveuses s'altérèrent ensuite : après huit années de cette existence pleine de tristesse et de misère, des symptômes de paraplégie apparurent, paraplégie à progrès lents, mais continus, et qui finit, vers 1857, par rendre la marche très difficile et par augmenter matériellement d'autant la sédentarité. C'est alors que la pauvre femme, qui de sa vie ne s'était enrhumée, se mit à tousser, maigrit, perdit l'appétit, pâlit plus encore et finalement succomba, en mars 1858, à la tuberculisation pulmonaire, avec des craquements humides aux deux sommets, une diarrhée incoercible et au milieu d'épouvantables accès de suffocation.

Voilà donc, en trois générations, quatre femmes : une grand-mère, ses deux filles et sa petite-fille. De ces quatre femmes, deux restent au pays, la grand-mère et sa fille aînée ; la première y meurt, à quatre-vingt-huit ans, d'un accident de vieillesse ; la seconde, la fille aînée, y vit encore à quatre-vingts ans. Deux émigrent : la fille cadette à Paris, où elle meurt phthisique à cinquante-huit ans ; la petite-fille — dont la mère vit encore à quatre-vingts ans — émigre dans une ville voisine de son village et y meurt également phthisique à trente-trois ans. Ou, en résumé, de quatre villageoises, deux restent telles et ne sont point tuberculeuses ; deux se dépaysent, deviennent citadines et meurent de phthisie pulmonaire.

Je ne sais pas de démonstration plus éclatante de la tuberculisation urbaine ; on dirait une expérience de laboratoire à longue échéance. Sans doute des causes multiples se sont associées à l'influence malfaisante de l'air préréspiré et de la sédentarité : les chagrins de famille, par exemple, pour la plus jeune de ces dames ; mais précisément les mêmes chagrins, et plus directs et plus nombreux, avaient frappé sa mère, qui a su y résister, et leur a survécu ainsi qu'à sa fille.

Notez que de tous ces faits, dont je vous entretiens si sommairement, j'ai été le témoin personnel, et que je les ai observés dans leurs détails les plus intimes.

Nous venons de voir, dans un de ces cas, la *sédentarité forcée* par *paraplégie* — venant après toute une vie de privations et d'épreuves — achever l'œuvre de désorganisation. C'est cette même sédentarité forcée, à laquelle s'ajoute l'épuisement par la douleur, qui fait également se tuberculiser certains malades atteints de rhumatisme chronique ou d'ataxie locomotrice.

Rien n'est plus fréquent, en effet, au cas de cette affection qu'on a nommée *rhumatisme chronique*, *rhumatisme nouveau*, etc., et qui n'est qu'un pseudo-rhumatisme, une affection rhumatoïde, rien n'est plus fréquent, dis-je, que de voir alors, après de longues années de souffrance, au bout de vingt et même de trente ans, comme dans une des observations de M. Charcot, la tuberculisation pulmonaire entraîner la mort du malade. Non pas que cette tuberculisation fit partie du plan morbide naturel

de la maladie primitive, comme il en est des affections organiques du cœur au cas de rhumatisme vrai, de rhumatisme aigu (les tissus de même nature étant simultanément frappés par le même effort morbifique), mais parce que la tuberculisation est le dernier terme de la dégénération organique causée par l'immobilisation, la sédentarité forcée, l'étiollement et, finalement, la nutrition imparfaite. Aussi peut-on, à la rigueur, y échapper suivant le milieu social : telle succombant tuberculeuse à la Salpêtrière, à la suite de son rhumatisme chronique, qui eût échappé à la tuberculisation si elle eût été femme de banquier.

Il en est ainsi de l'*ataxie locomotrice*. Que de fois n'ai-je pas vu, alors que j'étais chef de clinique de Trousseau, à l'Hôtel-Dieu — et non sans un vif intérêt scientifique — succomber à la phthisie pulmonaire de pauvres ataxiques que ne torturaient pas seulement leurs douleurs fulgurantes, mais encore leurs viscéralgies ; et qui n'étaient pas seulement condamnés à la sédentarité forcée, dans un triste coin de l'hôpital, par leur ataxie même, mais parfois aussi par leur amaurose ! Eh bien, j'ai pu semblablement voir à la ville, dans un milieu physique et social tout autre, mourir non pas de tuberculisation, mais de gangrène pulmonaire, en 1869, ce général polonais dont Trousseau parle en ses *Cliniques* (1) et qui était ataxique depuis vingt-trois ans, le début de sa maladie remontant à 1846. Il souffrait cruellement depuis cette époque, surtout aux derniers temps de sa vie ; mais il était de grande naissance comme de grande fortune, et pouvait convenablement se nourrir ; mais il sortait à cheval ou en voiture, ne pouvant plus marcher, et parcourait même, dans de lointains voyages, une partie de l'Europe. De sorte que, s'il était amoindri par le fait de son ataxie, il n'était pas étiolé par la sédentarité. La guérison assez inopportune d'un eczéma lichénoïde, obtenue, par un spécialiste, à la demande d'une épouse que son trop de zèle aveuglait, fut l'occasion d'accidents thoraciques qui se terminèrent rapidement par gangrène pulmonaire. Telle fut sa manière de mourir ; et vous voyez que ce fut encore par les pou-

(1) Trousseau, *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu*, t. II, p. 618, 4^e édit.

mons, c'est-à-dire par l'organe qui est de moindre résistance — étant de moindre vitalité.

De tels faits s'observent également au cas de rhumatisme chronique : Trastour a vu plusieurs fois la mort survenir « par phthisie ou par pneumonie », et il discute à ce sujet, pour la justement rejeter, l'hypothèse des métastases ou de la rétrocession ; il n'y a pas là, en effet, de rétrocession de la maladie articulaire, celle-ci étant malheureusement inamovible ; il n'y a pas même d'influence directe du rhumatisme sur le poumon ; mais, pour n'avoir pas été directe, cette influence n'existe pas moins et s'est exercée sur l'organisme qu'elle a affaibli. Ce n'est pas affaire de rhumatisme, pas plus que d'ataxie, mais d'étiologie par sédentarité.

QUARANTE ET UNIÈME LEÇON

COMMENT ON SE TUBERCULISE (suite). — *Les maladies générales aiguës et la tuberculisation.* — Fièvres éruptives et fièvres continues. — Comment la rougeole peut conduire à la tuberculisation. — Comment y conduisent la coqueluche et la grippe. — Comment aussi la fièvre typhoïde. — Que la scarlatine n'est pas antagoniste de la tuberculisation. — Qu'il en est ainsi de la variole et de la fièvre typhoïde. — C'est l'épuisement, d'où qu'il vienne, qui fait qu'on se tuberculise. — *L'alcoolisme et la tuberculisation.* — Cirrhose du foie et tuberculisation.

MESSIEURS,

Nous venons de voir l'influence funeste de la sédentarité sur l'ouvrier des villes ; nous allons voir celle de l'*alcoolisme*.

Un simple fait de clinique va nous permettre d'aborder, de discuter et de résoudre de grosses questions doctrinales : 1° Certaines affections aiguës générales prédisposent-elles à la tuberculisation ou lui sont-elles antagonistes ? 2° En est-il ainsi de l'*alcoolisme* ?

Il me semble d'abord que ces questions sont mal posées : elles sont trop générales, et deviennent ainsi des abstractions. De façon qu'au lieu de chercher à les résoudre à l'aide de faits soigneusement observés et dans tous leurs détails, lesquels prouvent alors chacun par soi-même et pour soi-même, on invoque la statistique, qui, dans l'espèce, est une autre sorte d'abstraction, car elle opère sur des nombres bruts, dont elle ignore absolument la valeur, et qu'elle considère néanmoins comme comparables ; ce qui n'est pas.

Que si, au contraire, vous avez vu, personnellement et attentivement vu, à la suite immédiate d'une fièvre éruptive quelconque, ou de la dothiéntérie, ou de la coqueluche, ou d'une autre